



HAL
open science

L'histoire deutéronomiste

Thomas Christian Römer

► **To cite this version:**

Thomas Christian Römer. L'histoire deutéronomiste. Quesnel, M. and Gruson, P. La Bible et sa culture. Ancien Testament, Desclée de Brouwer, pp.189-207, 2000. <hal-03819696>

HAL Id: hal-03819696

<https://hal.science/hal-03819696v1>

Submitted on 12 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Th. Romes
L'histoire deuteronomiste

Sous la direction de
MICHEL QUESNEL et PHILIPPE GRUSON

La Bible
et sa
culture
Ancien Testament

Desclée de Brouwer
PARIS 2000

LES TEXTES : L'HISTOIRE DEUTÉRONOMISTE

PRÉSENTATION DES LIVRES

Le livre du Deutéronome conclut la première partie de l'Ancien Testament, le Pentateuque. Mais en même temps ce livre sert également d'ouverture et de point de départ aux livres dits historiques (Josué, Juges, 1 et 2 Samuel, 1 et 2 Rois) et qui dans le canon* hébraïque sont placés à la suite du Deutéronome (la tradition juive appelle ces livres les « Prophètes antérieurs »).

Le Deutéronome fait constamment allusion à l'entrée imminente des Israélites dans le pays promis et qui sera inaugurée par la traversée du Jourdain. Et c'est justement le livre de Josué qui relate ce passage ainsi que la « conquête » du pays. On rencontre d'ailleurs des renvois explicites entre les livres du Deutéronome et de Josué. Ainsi en Dt 11,29 se trouve l'ordre suivant : « Lorsque le SEIGNEUR ton Dieu t'aura conduit dans le pays où tu vas entrer pour en prendre possession, tu placeras la bénédiction sur le mont Garizim et la malédiction sur le mont Ébal. »

L'accomplissement de cet ordre est relaté en Jos 8,30-35 : « Alors Josué édifia un autel au SEIGNEUR, Dieu d'Israël, sur le mont Ébal. [...] Tout Israël avec ses anciens, ses scribes et ses juges, se tenait de part et d'autre de l'arche*, [...] moitié sur le front du mont Garizim et moitié sur le front du mont Ébal, comme Moïse, serviteur du SEIGNEUR, l'avait ordonné. »

À cause de ce lien étroit entre le Deutéronome et Josué, on considéra souvent le livre de Josué comme la véritable fin de la première partie de l'Ancien Testament. On parlait alors d'un *Hexateuque* (« six livres ») au lieu d'un *Pentateuque*.

Pourtant le livre du Deutéronome ne prépare pas seulement l'histoire de la conquête de Josué, mais également les époques suivantes,

comme le montre par exemple l'exhortation de Dt 6,12-15 : « Garde-toi d'oublier le SEIGNEUR qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. [...] Ne suivez pas d'autres dieux, d'entre les dieux des nations qui vous entourent, car c'est un Dieu jaloux que le SEIGNEUR ton Dieu qui est au milieu de toi. La colère du SEIGNEUR ton Dieu s'enflammerait contre toi et il te ferait disparaître de la face de la terre. »

Les attitudes dénoncées sont justement celles des Israélites à l'époque anarchique des Juges* : « Ils délaissèrent le SEIGNEUR, le Dieu de leurs pères, qui les avait fait sortir du pays d'Égypte et ils suivirent d'autres dieux parmi ceux des peuples d'alentour. [...] Alors la colère du SEIGNEUR s'enflamma contre Israël » (Jg 2,12-14). L'ouverture du livre des Juges se lit donc comme la transgression des mises en garde du Deutéronome. Dt 6,15 avait annoncé la déportation loin du pays promis comme sanction extrême pour la désobéissance du peuple. Et c'est justement ce qui arrive à la fin du deuxième livre des Rois : « Ainsi Juda fut déporté loin de sa terre » (2 R 25,21).

Ces différents liens qui font apparaître les livres du Deutéronome, de Josué, des Juges, de Samuel et des Rois comme une unité littéraire et théologique ont conduit les exégètes à regrouper ces livres sous le nom d'« Histoire deutéronomiste », puisque le style et les préoccupations du Deutéronome se poursuivent dans ces livres historiques. Comme ils se terminent par une notice sur la réhabilitation du roi judéen Joiakîn de sa prison babylonienne vers 562 (2 R 25,27-30), on en a conclu que la rédaction de l'Histoire deutéronomiste a dû prendre place peu après ces événements, durant l'Exil* babylonien. La destruction de Jérusalem et de son Temple par l'armée babylonienne, la déportation de l'intelligentsia judéenne à Babylone (en 597 et 587) ont représenté une crise sans précédent pour le peuple de Juda. Tous les piliers sur lesquels reposaient son identité et sa foi en Dieu s'étaient effondrés : le Temple détruit, la royauté démantelée, le pays occupé et une partie de sa population exilée.

Comment fallait-il se situer face à un tel bouleversement ? Selon l'idéologie courante du Proche-Orient, on pouvait interpréter ces événements comme la victoire du dieu Mardouk et des autres dieux babyloniens sur le Dieu de Juda. Et certains furent sans doute tentés d'abandonner le Seigneur pour se tourner vers les divinités babyloniennes, apparemment beaucoup plus puissantes. Face à cette crise identitaire, un groupe d'exilés se composant d'anciens fonctionnaires de la cour, d'une partie de la noblesse rurale et de quelques prêtres* se met au travail. Il édite « l'Histoire deutéronomiste », créant ainsi la première fresque historiographique du peuple israélite. Et ceci pour

expliquer le cataclysme survenu, non pas comme la faiblesse du Seigneur face à Mardouk, mais comme la sanction à l'égard du peuple et de ses chefs pour le non-respect de l'alliance entre le Seigneur et Israël, telle qu'elle est consignée dans le Deutéronome.

Ceci explique le fait que les allusions à la déportation et à la perte du pays sont omniprésentes à l'intérieur de l'Histoire deutéronomiste. Celle-ci est surtout structurée à l'aide des discours. Le recours fréquent à ce genre littéraire est un emprunt au livre du Deutéronome qui, lui, est construit comme un grand discours d'adieu de Moïse dans lequel il expose la loi et les conditions d'une relation harmonieuse entre Dieu et son peuple [voir p. 149 et 155].

Le livre de Josué

Il s'ouvre par un discours du Seigneur à Josué (Jos 1,1-9) qui le confirme comme successeur de Moïse et lui donne l'ordre de conquérir le pays promis. La première partie du livre (Jos 2-12) relate, après la traversée du Jourdain, la guerre* des Israélites contre les habitants du pays, et notamment la prise de Jéricho, de Ai et Béthel et la soumission de Gabaon. Voici la fin du récit de la prise de Jéricho.

Le septième jour, s'étant levés dès l'aurore, ils firent le tour de la ville sept fois. La septième fois, les prêtres sonnèrent de la trompe et Josué dit au peuple : « Poussez le cri de guerre, car le SEIGNEUR vous a livré la ville ! » [...] Le peuple poussa le cri de guerre et l'on sonna de la trompe. Quand il entendit le son de la trompe, le peuple poussa un grand cri de guerre, et le rempart s'écroula sur place. Aussitôt le peuple monta vers la ville, chacun devant soi, et ils s'emparèrent de la ville. Ils dévouèrent à l'anathème tout ce qui se trouvait dans la ville, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusqu'aux taureaux, aux moutons et aux ânes, les passant au fil de l'épée. (Jos 6,15-16.20-21)*

La deuxième partie du livre (Jos 13-21) contient de nombreuses listes, des cadastres indiquant les frontières des tribus* et les territoires que Josué leur a attribués. À la fin on trouve une première conclusion rédigée dans le style deutéronomiste :

« C'est ainsi que le SEIGNEUR donna aux Israélites tout le pays qu'il avait juré de donner à leurs pères. Ils en prirent possession et s'y établirent. Le SEIGNEUR leur procura le repos de tous côtés, tout comme il avait juré à leur pères et, de tous leurs ennemis, aucun ne réussit à tenir devant eux. Tous leurs ennemis, le SEIGNEUR les livra entre leurs mains. De toutes les promesses que le SEIGNEUR avait faites à la maison d'Israël, aucune ne manqua son effet : tout se réalisa. » (Jos 21,43-45)

Ce petit paragraphe est dominé par le mot « tout ». Le scribe deutéronomiste qui a rédigé ce texte veut montrer que tout ce que le SEIGNEUR avait promis (dans le Deutéronome) est accompli. Mais en même temps ces versets s'adressent à un public qui est privé de cet accomplissement, aux exilés. Cette ambiguïté se poursuit dans le discours d'adieu de Josué au ch. 23, qui est la conclusion de l'édition deutéronomiste du livre de Josué. Dans la première partie de son testament, Josué poursuit le thème de la réalisation des promesses divines, mais dans la deuxième partie il envisage la perte du pays au cas où Israël désobéirait aux prescriptions de l'alliance : « Lorsque vous transgresserez l'alliance que le SEIGNEUR votre Dieu vous a imposée en servant d'autres dieux et en vous prosternant devant eux, alors la colère du SEIGNEUR s'enflammera contre vous et vous disparaîtrez rapidement du bon pays qu'il vous a donné » (Jos 23,16).

À propos de cette présentation de la conquête de Canaan par Josué et les tribus d'Israël, il est indispensable de se rappeler le point de vue de l'historien, présenté dans la partie précédente [voir p. 165].

Le livre des Juges

Dans l'édition deutéronomiste des livres historiques, le testament de Josué en Jos 23 était immédiatement suivi de l'introduction à l'époque des Juges en Jg 2,6 – 3,5. Il s'agit d'un discours anonyme, en « voix off », où l'auteur deutéronomiste présente sa vision de cette période qui est cyclique à quatre temps. Après la mort de Josué, le peuple abandonne le Seigneur et rend un culte à d'autres dieux (1). Dieu se met en colère et livre le peuple aux mains de ses ennemis (2). Cette oppression provoque la repentance du peuple (3). Dieu intervient alors en faveur de son peuple en suscitant un « Juge », c'est-à-dire un chef de guerre, un leader charismatique qui délivre le peuple de ses ennemis (4). Tout rentre alors dans l'ordre jusqu'à la mort du Juge. À ce moment les tribus israélites s'intéressent de nouveau aux autres divinités (1) et le cycle recommence.

Cette présentation deutéronomiste confère une cohérence aux différents récits des sauveurs qui sont contenus en Jg 3–12. Il s'agissait à l'origine de traditions indépendantes les unes des autres sur des héros militaires de différentes tribus de la confédération israélite. Les histoires sur Samson en Jg 13–16 sont peut-être d'une autre provenance que la collection des récits de sauveurs en Jg 3–12, à cause de leur caractère burlesque et de leurs ressemblances frappantes avec les légendes grecques d'Hercule.

Dans l'Ancien Orient, le verbe « juger » (*shafat*) désignait souvent l'ensemble des fonctions royales, comme dans la demande des anciens* à Samuel : « Donne-nous un roi pour qu'il nous juge » (1 S 8,6). Le scribe deutéronomiste présente successivement douze Juges, issus de diverses tribus*, comme si chaque tribu avait eu son Juge. En fait aucun ne vient des tribus du Sud (Ruben, Siméon et Lévi) et la notice sur Othniel de Juda, qui a été mise en premier, est brève et obscure. Certains Juges sont célèbres, parce qu'ils sont les héros de récits plus développés : Baraq et la prophétesse Débora (Jg 4–5), Gédéon / Abimélek (Jg 6–9), Jephté (Jg 11) et surtout Samson (Jg 13–16). Les autres n'ont droit qu'à de brèves notices.

Le livre des Juges se termine par une « chronique scandaleuse » (Jg 17–21), dans laquelle il est question de viol, de massacres entre tribus, de comportements peu recommandables des prêtres, etc. Ces récits servent à préparer l'avènement de la monarchie tel qu'il est décrit dans le premier livre de Samuel. Ces récits choquants sont en effet parcourus d'un refrain qui se trouve également en conclusion du livre : « En ce temps-là il n'y avait pas de roi en Israël et chacun faisait ce qui lui semblait bon » (Jg 21,25).

Sur toute cette période des Juges, on aura intérêt à ne pas oublier les apports de l'historien [voir p. 168].

Les livres de Samuel

Dans les manuscrits hébreux jusqu'au XVI^e siècle, les deux livres de Samuel étaient considérés comme un seul livre ; en fait ce sont les deux tomes d'un même ouvrage. Ils traitent des origines de la monarchie israélite. Le discours de Samuel en 1 S 12 marque une charnière. Le prophète* Samuel, qui est également présenté comme le dernier Juge et dont 1 S 1–7 relate la naissance, la vocation* et les exploits, y confirme l'installation de Saül comme premier roi d'Israël (1 S 8–12). Il met en garde contre les dangers d'une royauté qui serait non-conforme à la volonté de Dieu : « Maintenant, voici donc le roi que vous avez choisi, que vous avez demandé. Si vous craignez le SEIGNEUR et le servez, si vous écoutez sa voix et ne vous révoltez pas contre les ordres du SEIGNEUR, vous ainsi que le roi qui règne sur vous, vous suivrez le SEIGNEUR, votre Dieu, c'est bien ! Mais si vous n'écoutez pas la voix du SEIGNEUR, si vous vous révoltez contre les ordres du SEIGNEUR, la main du SEIGNEUR sera sur vous et sur vos pères » (1 S 12,13–15).

Après la présentation du début du règne de Saül (1 S 13–15), deux grands ensembles sont consacrés à David qui est, selon les scribes

deutéronomistes, le fondateur de la seule dynastie royale légitime. Les récits de l'ascension de David en 1 S 16 – 2 S 5 décrivent les conflits entre Saül et David, le couronnement de David à Hébron et son établissement à Jérusalem.

Le deuxième grand ensemble littéraire qui est consacré à David traite du problème de sa succession, des différentes révoltes contre lui et de l'avènement de Salomon au trône à la suite d'intrigues menées par sa femme Bethsabée et le prophète Natân (2 S 6 – 1 R 1). Alors que, dans l'histoire de l'ascension, David est présenté d'une manière idéalisée, l'histoire de sa succession fait apparaître un David non-exempt de traits sombres et ne reculant même pas devant un assassinat pour cacher son adultère avec Bethsabée (voir 2 S 11).

Les livres des Rois

Comme les livres de Samuel, ils furent longtemps édités comme un seul livre. Ils s'ouvrent sur l'histoire du règne de Salomon, avant tout présenté comme le constructeur du Temple de Jérusalem. L'inauguration du sanctuaire donne lieu à un grand discours de Salomon (1 R 8),

où celui-ci insiste sur l'accomplissement de la promesse d'une dynastie faite à David (2 S 7), mais envisage en même temps déjà la fin du culte au Temple :

« Le SEIGNEUR a réalisé la parole qu'il avait dite : j'ai succédé à mon père David et je me suis assis sur le trône d'Israël comme avait dit le SEIGNEUR, Dieu d'Israël, j'ai construit la maison pour le Nom du SEIGNEUR, Dieu d'Israël [...]. Quand ils pécheront contre toi [...] quand tu seras irrité contre eux, que tu les livreras à l'ennemi et que leurs conquérants les emmèneront captifs dans un pays ennemi [...], s'ils reviennent à toi de tout leur cœur et de toute leur âme dans le pays des ennemis qui les auront déportés, et s'ils te prient, tournés vers le pays que tu as donné à leurs pères, vers la ville que tu as choisie et le Temple que j'ai bâti pour ton Nom, écoute au ciel où tu résides, leur prière et leurs supplications et fais-leur justice » (1 R 8,20.46.48-59).

Ici se reflète à nouveau la situation de l'Exil, où pour les déportés le Temple détruit sert de ce que les musulmans appelleraient la *qibla*, c'est-à-dire la direction vers laquelle on se tourne pour prier.

REPÈRE

LES NOTICES ROYALES

L'Histoire deutéronomiste des monarchies israélite et judéenne se caractérise par des schémas d'introduction et de conclusion qui sont appliqués à chaque roi. Ces schémas permettent à la fois de structurer l'histoire et de donner aux auditeurs, voire aux lecteurs, une appréciation pour chaque souverain.

Dans les introductions se trouvent les éléments suivants :

- (1) accession au règne du roi, synchronie avec son collègue de l'autre royaume,
- (2) âge de l'ascension au trône (pour les rois de Juda) ;
- (3) durée du règne ;
- (4) le nom de la mère (pour les rois de Juda) ;
- (5) jugement sur la piété du roi.

Les conclusions sont construites à l'aide des éléments suivants :

- (6) renvoi à des sources (Annales) ;
- (7) mention de la mort ;
- (8) enterrement du roi avec ses pères ;

(9) nom du successeur.

Le fait que le nom de la mère ne soit mentionné que pour les rois du Sud est sans doute un indice que la reine mère, contrairement au royaume du Nord, y occupait une fonction importante.

C'est surtout dans les jugements de piété qu'apparaît l'intention de l'Histoire deutéronomiste. Les critères pour l'évaluation des rois sont purement culturels : la fidélité envers Dieu qui se manifeste dans l'obéissance à la loi mosaïque et dans la fidélité envers le Temple de Jérusalem. Ceci explique le fait qu'aucun roi du Nord ne puisse obtenir une appréciation entièrement positive. Même le roi Jéhu, champion de la foi yahviste et pourfendeur de Baal, ne peut satisfaire aux critères deutéronomistes étant donné le fait que les sanctuaires du Nord (Béthel et Dan) sont vus comme concurrence illégitime au Temple de Jérusalem : « Ainsi Jéhu fit que Baal disparut d'Israël. Cepen-

nant Jéhu ne se détourna pas des péchés de Jéroboam fils de Nebat où il avait entraîné Israël, les veaux d'or de Bethel et de Dan » (2 R 10,29-30).

Les rois de Juda sont également mesurés à la lumière de leur ancêtre David qui apparaît dans ces notices comme le roi exemplaire. Très peu de rois obtiennent de bonnes notes sans restriction. Ils sont deux : Ézéchias et Josias. Voici l'encadrement deutéronomiste du règne d'Ézéchias durant lequel le siège assyrien de Jérusalem (en 701) avait échoué (les chiffres entre parenthèses renvoient aux éléments énumérés ci-dessus) :

« En la troisième année d'Osée, fils d'Éla, roi d'Israël, Ézéchias, fils d'Achaz devint roi de Juda (1). Il avait vingt-cinq ans à son avènement (2) et il régna vingt-neuf ans à Jérusalem (3) ; sa mère s'appelait Abi, fille de Zekarya (4). Il fit ce qui est agréable au SEIGNEUR, imitant tout ce qu'avait fait David, son

ancêtre. C'est lui qui supprima les hauts lieux, brisa les stèles, coupa le pieu sacré (= symbole de la déesse Ashéra) et mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fabriqué (5) » (2 R 18,1-4).

« Le reste de l'histoire d'Ézéchias, tous ses exploits, et comment il a construit la piscine et le canal pour amener l'eau dans la ville, cela n'est-il pas écrit au livre des Annales des rois de Juda ? (6). Ézéchias se coucha avec ses pères (7 / 8) et son fils Manassé régna à sa place (9) » (2 R 20,20-21).

Pour Ézéchias ces notices encadrent de nombreux récits qui se déroulent sous son règne. Pour d'autres rois, les scribes deutéronomistes n'ajoutent que très peu à ces notices (voir par exemple Basha d'Israël, 1 R 15,33-16,6 qui pourtant a régné durant vingt-quatre ans), soit parce qu'ils n'avaient que peu d'informations, soit parce qu'ils considéraient leur règne comme théologiquement peu important.

Après la mort de Salomon, le royaume-uni créé par David éclate (1 R 12). La dynastie davidique régnera dans le Sud, dans le royaume de Juda, alors que le royaume d'Israël, dans le Nord, connaîtra une succession violente de plusieurs dynasties. L'histoire parallèle des deux royaumes (1 R 13 – 2 R 17) est structurée par les scribes deutéronomistes à l'aide d'introductions et de conclusions encadrant le règne de chaque roi [voir Les notices royales, p. 194]. Chaque monarque est soumis à un jugement de valeur qui se manifeste dans l'obéissance à la loi de Moïse et dans la fidélité envers le Temple de Jérusalem. 2 R 17 relate et commente la chute du royaume du Nord et sa transformation en province assyrienne en 722 av.J.C. Ce commentaire deutéronomiste explique la raison de la catastrophe du royaume du Nord, tout en préparant celle de Juda.

2 R 18–25 relate l'histoire de Juda dominé d'abord par les Assyriens, puis par les Babyloniens. Le roi exemplaire de cette dernière époque est Josias (2 R 22–23) qui entreprend une « réforme » culturelle, déclarant le Temple de Jérusalem seul sanctuaire légitime et supprimant ainsi les cultes assyriens en Juda. Néanmoins, deux décennies après sa mort, les Babyloniens assiègent Jérusalem, déportent le roi et sa cour, puis, en 587, incendient le Temple.

L'Histoire deutéronomiste se termine par la libération du roi Joiakîn de sa prison babylonienne et son admission à la table du roi babylonien : « Joiakîn quitta ses vêtements de captif et mangea toujours à la table du roi, sa vie durant. Son entretien fut assuré constamment par le roi, jour après jour, sa vie durant » (2 R 25,29-30). Cette fin est assez mystérieuse ; il manque en effet un commentaire conclusif. C'est comme si l'on voulait laisser ouverte l'interprétation de cet événement.

LA THÉOLOGIE DEUTÉRONOMISTE

La 1^{re} édition sous Josias

L'édition exilique de l'Histoire deutéronomiste cherchait à donner une explication théologique à la catastrophe de l'Exil babylonien. Néanmoins on trouve dans les livres historiques des textes rédigés dans un style deutéronomiste, mais qui ne semblent pas encore présupposer les événements tragiques de 597-587. Ainsi le texte relatant un oracle^{*} divin dans lequel le Seigneur promet à David une dynastie éternelle (2 S 7, voir p. 214) ne fait pas allusion à l'interruption de la lignée davidique et a sans doute été rédigé avant la chute de Jérusalem. Il

semble en effet plausible que les origines de l'Histoire deutéronomiste remontent à l'époque d'avant l'Exil, probablement à celle du règne de Josias (640-609).

La réforme de Josias

Selon le récit biblique (2 R 22–23) son règne est marqué par la découverte d'un rouleau de parchemin, lors de travaux effectués au Temple de Jérusalem. La lecture de ce livre va amener le roi, secondé par ses prêtres et ses scribes, à effectuer une réforme religieuse ayant pour objectif de centraliser le culte du Seigneur dans un sanctuaire unique et d'éradiquer ainsi toutes les autres formes de culte dédiés au Seigneur ou à d'autres dieux, et ceci conformément aux prescriptions du livre trouvé. Déjà les Pères de l'Église ont identifié ce rouleau mystérieux au livre du Deutéronome. Il existe donc un lien entre la première édition du Deutéronome et l'époque de Josias. C'est sans doute sous son règne qu'une première ébauche de l'Histoire deutéronomiste a vu le jour. Les auteurs de cette Histoire sont les conseillers de Josias, parmi lesquels la famille de Shaphân a joué un rôle important (voir 2 R 22,8-10).

Ces fonctionnaires voulaient présenter Josias comme le roi idéal respectant entièrement la volonté de Dieu, comme on peut le voir en comparant le commandement central du Deutéronome avec la conclusion de la réforme de Josias : « Écoute, Israël : le SEIGNEUR notre Dieu est le seul SEIGNEUR. Tu aimeras le SEIGNEUR ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta *force* » (Dt 6,4-5). Or ce commandement d'une allégeance totale vis-à-vis du Seigneur comporte une particularité. Le terme hébreu *me'od* qu'on doit traduire ici par « pouvoir, force », est normalement utilisé comme adverbe (« très, beaucoup »). Un seul autre texte atteste cet emploi comme substantif : « Il n'y eut avant lui (= Josias) aucun roi qui se fût, comme lui, tourné vers le SEIGNEUR de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa *force*, en toute fidélité à la Loi de Moïse, et après lui il ne s'en leva pas qui lui fût comparable » (2 R 23,25). Josias est donc présenté comme le roi exemplaire qui accomplit fidèlement la grande règle du Deutéronome. Dt 6,5 et 2 R 23,25 forment ainsi une inclusion^{*} marquant les clôtures d'une édition de l'Histoire deutéronomiste à l'époque de Josias.

Le contexte historique

Les options théologiques de cette première édition s'expliquent à partir du contexte historique de la Syrie-Palestine du VII^e siècle av.J.C., qui est celui de la domination assyrienne. Celle-ci s'exerçait non seulement sur les plans militaire et politique, mais également au niveau

culturel. Les Assyriens produisaient en effet de nombreux textes (tablettes, cylindres, stèles) et images (des bas-reliefs notamment) à l'aide desquels ils affirmaient la supériorité du roi assyrien et de ses dieux. La première édition de l'Histoire deutéronomiste est fortement marquée par l'idéologie et aussi par le style de ces documents assyriens. Le livre du Deutéronome contient en effet de nombreux parallèles avec les traités de vassalité que les Assyriens imposaient aux rois des populations soumises. Le mot hébreu *berit* qu'on traduit habituellement par « alliance » devrait plus précisément être rendu par « traité (de vassalité) ». Certains textes du Deutéronome sont pris directement de ces traités. Les malédictions de Dt 28 sont des emprunts évidents à un traité que le roi Asarhaddon imposait à ses vassaux :

Que les dieux nommés dans cette tablette du traité rendent ton sol aussi étroit qu'une brique. [...] De même que la pluie ne tombe pas d'un ciel d'airain [...] au lieu de rosée, que des charbons ardents pleuvent sur ton pays [...]. Que Ninurta, le premier parmi les dieux, t'abatte de sa flèche féroce ; qu'il remplisse la plaine de ton sang, qu'il nourrisse de ta chair l'aigle et le vautour. (Traité d'Asarhaddon, 672 av.J.C. ; trad. J. Briand, R. Lebrun.)

Les cieus au-dessus de toi seront d'airain et la terre sous toi sera de fer. La pluie de ton pays, le SEIGNEUR en fera de la poussière et du sable ; il en tombera jusqu'à ta destruction. [...] Ton cadavre sera la pâture de tous les oiseaux du ciel et de toutes les bêtes de la terre. (Dt 28,23-26)

Ces parallèles montrent que les auteurs du Deutéronome veulent présenter le Seigneur à l'image du souverain assyrien qui impose à ses subordonnés une « alliance ». La description de la relation entre Israël et son Dieu à l'aide des concepts assyriens peut apparaître aujourd'hui comme le résultat d'une théologie particulièrement oppressive. Pourtant, il convient de replacer le Deutéronome dans le contexte de la domination assyrienne. Son message peut alors se résumer ainsi : oui, Israël a en effet un suzerain à qui il doit une allégeance absolue. Pourtant ce suzerain, ce n'est pas le grand roi assyrien, mais le Seigneur, le seul Dieu d'Israël. Ainsi la reprise d'un modèle assyrien peut avoir une signification anti-assyrienne et de libération. Israël ne doit obéissance qu'à son Dieu et à personne d'autre.

La conquête du pays

La première ébauche des récits de conquête (en Jos 1-12) s'inscrit dans un contexte théologique comparable. Comme le livre du Deutéro-

nome, ces récits de conquête montrent de nombreux parallèles avec des documents assyriens qui vantent les exploits militaires de leurs rois et leurs dieux. Un texte du roi assyrien Sargon II, appelé « lettre au Dieu », relate la victoire de l'armée assyrienne grâce à une intervention du dieu de l'orage, Hadad : « Le reste du peuple s'était enfui pour sauver leur vie [...]. Hadad poussa un grand cri contre eux. À l'aide d'une pluie torrentielle et des pierres du ciel, il annihila ceux qui restaient. » Le récit de Jos 10 s'inspire de ce texte : « Or, tandis qu'ils fuyaient devant Israël, [...] le SEIGNEUR lança du ciel sur eux d'énormes gréons (litt. pierres) jusqu'à Azéqa, et ils moururent. Il en mourut plus par les pierres de grêle que n'en tuèrent par l'épée les Israélites » (Jos 10,11).

La première version de Jos 1-12 constitue donc une adaptation judéenne du langage de la propagande militaire assyrienne. Jos 1-12 mentionne comme ennemis d'Israël des peuples comme les Amorites, les Perizzites, etc., qu'on a du mal à identifier. Déjà les Rabbins avaient remarqué que ces termes devaient être un code pour désigner un autre peuple et ils avaient raison. Les peuples à expulser selon Jos 1-12 visent les Assyriens qui à l'époque occupaient le pays promis. En transposant les exploits des dieux assyriens sur le Seigneur, les auteurs de Jos 1-12 affirment sa supériorité face à l'Assyrie. On peut également noter la proximité phonétique qui existe entre le nom de Josué et celui de Josias, qui signifient tous deux : « le SEIGNEUR sauve ». À travers Josué on légitime alors la politique « anti-assyrienne » du roi Josias.

La théologie de la première édition de l'Histoire deutéronomiste est donc largement marquée par la reprise et la transformation de la culture assyrienne, ce qui est un bel exemple de la nécessité pour le discours théologique d'entrer en dialogue (même conflictuel) avec la culture ambiante.

La 2^e édition en Exil

Alors que la production littéraire des textes deutéronomiques à l'époque de Josias était marquée par une vision plutôt optimiste de la relation du Seigneur avec son peuple et de la royauté davidique, la nouvelle édition de l'Histoire deutéronomiste, après la destruction de Jérusalem et l'Exil babylonien, était confrontée au problème théologique de l'explication de la catastrophe. Celle-ci fut alors comprise comme le jugement de Dieu sanctionnant la désobéissance du peuple et de ses rois face aux stipulations de l'alliance consignées dans le Deutéronome. Mais la théologie de l'Histoire deutéronomiste n'est pas seulement une théologie du jugement.

LA FIN DU ROYAUME D'ISRAËL (2 ROIS 17)

La destruction de Samarie (en 722) et la transformation du royaume d'Israël en province assyrienne sont longuement commentées dans l'Histoire deutéronomiste :

(I) *En la douzième année d'Achaz, roi de Juda, Osée, fils d'Éla devint roi sur Israël à Samarie ; il régna neuf ans. Il fit ce qui déplait au SEIGNEUR, non pas pourtant comme les rois d'Israël ses prédécesseurs. Salmanasar, roi d'Assyrie, monta contre Osée, qui se soumit à lui et lui paya tribut. Mais le roi d'Assyrie découvrit qu'Osée le trahissait : celui-ci avait envoyé des messagers à Sô, roi d'Égypte, et il n'avait pas livré le tribut au roi d'Assyrie, comme chaque année. Alors le roi d'Assyrie le fit mettre en prison, chargé de chaînes. Le roi d'Assyrie envahit tout le pays et vint assiéger Samarie, pendant trois ans. En la neuvième année d'Osée, le roi d'Assyrie prit Samarie et déporta les Israélites en Assyrie. Il les établit à Halah et sur le Habor, fleuve de Gozân, et dans les villes des Mèdes.*

(II) *Cela arriva parce que les Israélites avaient péché contre le SEIGNEUR leur Dieu qui les avait fait monter du pays d'Égypte, les soustrayant à l'emprise de Pharaon, roi d'Égypte. Ils adorèrent d'autres dieux, ils suivirent les coutumes des nations que le SEIGNEUR avait chassées devant eux, et celles établies par les rois d'Israël. Les Israélites préférèrent des paroles inconvenantes contre le SEIGNEUR leur Dieu, ils se construisirent des*

hauts lieux partout où ils habitaient, depuis les tours de garde jusqu'aux villes fortes [...]. Ils rendirent un culte aux idoles alors que le SEIGNEUR leur avait dit : « Vous ne ferez pas cette chose-là. » Pourtant le SEIGNEUR avait fait cette injonction à Israël et à Juda, par le ministère de tous les prophètes et de tous les voyants : « Convertissez-vous de votre mauvaise conduite, avait-il dit, et observez mes commandements et mes lois, selon toute la Loi que j'ai prescrite à vos pères et que je leur ai communiquée par le ministère de mes serviteurs les prophètes. »

Mais ils n'obéirent pas et raidirent leur nuque comme avaient fait leurs pères, qui n'avaient pas cru dans le SEIGNEUR leur Dieu. Ils méprisèrent ses lois, ainsi que l'alliance qu'il avait conclue avec leurs pères et les ordres formels qu'il leur avait intimés. À la poursuite de la Vanité, ils sont devenus eux-mêmes vanité, à l'imitation des nations d'alentour, bien que le SEIGNEUR leur ait commandé de ne pas faire comme elles. Ils rejetèrent tous les commandements du SEIGNEUR, leur Dieu, et se firent des idoles fondues, les deux veaux, ils se firent un pieu sacré, ils se prosternèrent devant toute l'armée du ciel et rendirent un culte à Baal. Ils firent passer leurs fils et leurs filles par le feu, ils pratiquèrent la divination et la sorcellerie, ils se vendirent pour faire le mal au regard du SEIGNEUR provoquant sa colère. Alors le SEIGNEUR fut

profondément irrité contre Israël et l'écarta de devant sa face. Il ne resta que la seule tribu de Juda.

(III) *Juda non plus n'observa pas les commandements du SEIGNEUR son Dieu et suivit les coutumes qu'Israël avait établies. Et le SEIGNEUR repoussa toute la race d'Israël. Il l'humilia et la livra aux pillards, tant qu'enfin il la rejeta loin de sa face.*

(2 R 17,1-20.)

Ce commentaire des scribes deutéronomistes se compose de trois parties. La première donne les informations sur les événements de la prise de Samarie et de la déportation d'une partie de la population dans d'autres territoires de l'empire assyrien. Ces informations proviennent sans doute des sources écrites ou orales dont disposaient les Deutéronomistes. La deuxième partie donne les raisons de cette catastrophe : la désobéissance permanente d'Israël face aux commandements du Seigneur, malgré ses nombreuses mises en garde. La troisième partie insiste sur le fait que Juda ne s'est pas comporté mieux que son grand frère du Nord. On voit alors que ce texte s'adresse à un public judéen invité à comprendre la chute de Samarie comme un prélude à la chute de Jérusalem.

Ceci est encore souligné par le fait que de nombreuses pratiques idolâtriques, qui

sont en 2 R 17 reprochées au royaume du Nord, sont ailleurs le plus souvent attribuées à Juda. Ainsi l'utilisation des hauts lieux (sanctuaires en plein air), la divination, les holocaustes* d'enfants, etc., sont reprochés à Juda tout au long de son histoire (voir 1 R 22,24 ; 2 R 16,3 ; 21,3-6 ; etc.). Tout en expliquant la disparition du royaume du Nord, c'est celle du Sud qui est ainsi préparée et justifiée.

Le commentaire théologique qui occupe la partie centrale de ce texte est également un condensé des idées maîtresses de la pensée deutéronomiste. Dès le début on insiste sur le fait que le Seigneur est le Dieu qui avait libéré Israël de l'oppression égyptienne. Israël par contre ne s'est pas comporté conformément à cet appel à la liberté mais s'est soumis à d'autres dieux, rejetant ainsi l'alliance que le Seigneur avait scellée avec son peuple et ne respectant pas les avertissements divins. Ceux-ci étaient pourtant constamment accessibles à Israël par ses commandements (consignés dans le Deutéronome) et par les prophètes. L'idée que le Seigneur a inlassablement envoyé ses serviteurs les prophètes, rejetés constamment par le peuple, a influencé la christologie de l'évangile de Luc, où Jésus apparaît comme le dernier des prophètes envoyés et rejetés.

L'Exode

Les textes deutéronomistes rappellent constamment que le Seigneur est le Dieu qui a fait sortir Israël d'Égypte et qui l'a choisi parmi tous les peuples : « Car c'est toi qui les as mis à part comme ton héritage, parmi tous les peuples de la terre, ainsi que tu l'as déclaré par le ministère de ton serviteur Moïse, quand tu as fait sortir nos pères d'Égypte, Seigneur notre DIEU ! » (1 R 8,53).

Pour la pensée deutéronomiste, l'Exode d'Égypte est le vrai point de départ de l'histoire d'Israël. Le Seigneur est le Dieu qui a fait sortir son peuple du pays d'Égypte, de la maison d'esclaves, comme le dit également l'ouverture du Décalogue*. Cette insistance sur une origine exo-

dique du peuple s'explique aisément du fait que l'Histoire deutéronomiste s'adresse aux judéens exilés. Car ceux-ci, comme leurs ancêtres, se trouvent à l'extérieur du pays, dominés par un autre peuple. Et la confession de foi que le Seigneur a jadis mené son peuple hors d'Égypte peut alors nourrir l'espoir d'une sortie hors de Babylone.

L'élection

La sortie d'Égypte sert encore à fonder un autre thème, celui de l'élection d'Israël. Cette idée d'élection est particulièrement importante au moment de l'Exil, où les scribes deutéronomistes affirment contre toute évidence que le Seigneur est le seul vrai Dieu dans le ciel et sur la

SOURCES ET POSTÉRITÉ DE L'HISTOIRE DEUTÉRONOMISTE

Les sources

Les scribes deutéronomistes n'ont pas inventé de toutes pièces la fresque historique allant des temps de Moïse jusqu'à la fin de la monarchie. Ils étaient des rédacteurs, voire des éditeurs dans le sens qu'ils intégraient dans leur œuvre des documents plus anciens en les retouchant plus ou moins selon les cas. Pour l'histoire de la conquête pourtant, ils n'avaient guère de documents à disposition (peut-être quelques traditions orales liées à Jéricho). Il se peut même que la présentation de l'installation d'Israël dans le pays, comme le résultat d'une sorte de guerre éclair, soit une invention des scribes deutéronomistes de l'époque de Josias qui s'inspiraient des récits de conquête assyriens.

En ce qui concerne l'époque des Juges (des chefs charismatiques surgissant dans différentes tribus), les Deutéronomistes ont sans doute intégré dans leur présentation un « livre de sauveurs » qui a vu le jour dans le royaume du Nord dans des milieux hostiles à une monarchie centralisée. En effet, tous les épisodes de Jg 3–12 se situent dans l'horizon géographique du royaume du Nord.

Les traditions sur Samuel et la naissance de la monarchie constituaient peut-être également un document déjà rédigé que les scribes deutéronomistes ont pu intégrer dans leur historiographie. La première histoire de Samuel a pu être rédigée au milieu ou vers la fin du VIII^e siècle dans des milieux prophétiques, car elle présente ce dernier des Juges comme un prophète ; ce qui semble présupposer l'expérience des figures comme Amos, Osée ou Michée.

L'ascension de David est une autre source importante que les scribes deutéronomistes ont utilisée. À la base de cette épopée se trouve un premier récit qui fut sans doute écrit vers le IX^e siècle pour légitimer la dynastie davidique contre ses détracteurs.

Faut-il compter l'épopée de la Succession au trône davidique également parmi les sources intégrées dans l'Histoire deutéronomiste ? Il est assez difficile de répondre à cette question. En lisant 2 S 6 – 2 R 1, on est confronté à de nombreux problèmes. Cette histoire sert-elle à légitimer ou à critiquer le règne de Salomon ? Ou s'agit-il d'une critique de la royauté en tant qu'institution ? Il est évident que l'image de David y est beaucoup moins glorieuse que dans l'histoire de son ascension. Du coup, on doit se poser la question de savoir si les Deutéronomistes, qui font de David le modèle servant à l'évaluation de tous ses successeurs, auraient pu rapporter des histoires aussi peu flatteuses pour David que celle par exemple où il apparaît adultère et meurtrier (2 S 11). Ou bien

terre : « SEIGNEUR, Dieu d'Israël ! Il n'y a aucun Dieu pareil à toi là-haut dans les cieux ni ici-bas sur la terre, toi qui es fidèle à l'alliance et gardes la bienveillance à l'égard de tes serviteurs quand ils marchent de tout leur cœur devant toi » (1 R 8,23).

Si le Seigneur est le Dieu de tout l'univers et de tous les peuples, se pose alors la question de savoir pourquoi il a une relation particulière avec Israël. Le thème de l'élection est justement la réponse à ce paradoxe. C'est le Seigneur lui-même qui a choisi son peuple, sans aucune raison « logique ». Les textes deutéronomiques qui évoquent l'élection insistent en même temps sur le fait qu'Israël est un tout petit peuple sans aucun mérite (voir Dt 7,7), empêchant ainsi tout chauvinisme.

Le don du pays

Un autre thème central est celui du don du pays aux ancêtres qui parcourt comme un leitmotiv l'Histoire deutéronomiste : « Quand ton peuple Israël sera battu devant l'ennemi, parce qu'il aura péché contre toi, s'il revient à toi [...] toi, écoute au ciel, pardonne le péché de ton peuple Israël et ramène-le dans le pays que tu as donné à ses pères » (1 R 8,33–34).

On comprend que pour les Juifs déportés loin de leur patrie, le rappel du don du pays ait pris une résonance toute particulière. Là encore, il s'agit moins d'un privilège que d'une exigence, puisque une vie longue et heureuse dans le pays dépend de l'observance de la Loi donnée aux pères en même temps que le pays : « Qu'il incline nos cœurs vers lui, pour que nous suivions toutes ses voies et gardions les commandements, les lois et les ordonnances qu'il a donnés aux pères » (1 R 8,58).

C'est un programme explicite pour un nouveau commencement après la catastrophe. Chaque évocation de la vie dans le pays est liée à l'affirmation que les origines d'Israël se trouvent en dehors. Israël n'a sur sa terre aucun droit autochtone. Dans l'Histoire deutéronomiste, il est souvent dit que Dieu donne le pays à Israël comme une *nahala*, une possession. Ce terme hébreu désignait primitivement le fief qu'un suzerain lègue à son vassal. L'idée est claire : Dieu reste le maître du pays, il le confie à Israël pour que celui-ci le gère conformément à sa volonté telle qu'elle s'exprime dans la Loi. La *tora* (la loi ou plutôt l'instruction) est donc bien au centre de la théologie deutéronomiste. Si en dépit de la disparition du Temple, de la fin de la monarchie et de la déportation, le peuple juif a pu conserver son identité, c'est grâce à cette *tora* qui devient pour le judaïsme, tout au long de son histoire, une sorte de « patrie portative ».

le rédacteur deutéronomiste a été tellement respectueux vis-à-vis de ses sources qu'il n'a pas osé les censurer, ou alors cette histoire aurait été insérée beaucoup plus tard, à l'époque perse, dans l'Histoire deutéronomiste déjà existante, pour s'opposer à certaines tendances messianiques nationalistes autour de la figure de David.

Pour la présentation des différents règnes dans les livres des Rois, les Deutéronomistes ont eu accès à des annales d'Israël et de Juda. L'établissement des annales royales était chose courante dans tout le Proche-Orient ancien, et il est donc hautement probable que de telles annales existaient également à la cour de Samarie et à celle de Jérusalem. Les rédacteurs des livres des Rois y renvoient d'ailleurs fréquemment : « Le reste de l'histoire d'Achaz, et tout ce qu'il a fait, cela n'est-il pas écrit au livre des Annales des rois de Juda ? » (2 R 16,19). Il est fort probable que des réfugiés quittant la Samarie, devenue province assyrienne, aient amené de tels documents de la cour et des sanctuaires en Juda.

Ceci est sans doute aussi le cas pour les histoires d'Élie et d'Élisée et d'autres récits prophétiques qui se trouvent dans les livres des Rois. Certains spécialistes pensent qu'il aurait existé dans le royaume du Nord une histoire prophétique qui aurait contenu notamment l'histoire de Samuel, les récits sur Élie et Élisée et qui se serait terminée par l'histoire de la révolte de Jéhu. Les histoires sur Élie et sur Jéhu sont en effet assez similaires du point de vue stylistique et du point de vue théologique : Élie comme Jéhu sont dépeints comme luttant pour la vénération exclusive du Seigneur, en s'opposant au culte de Baal et ne reculant pas devant la violence : comme les massacres effectués par Élie (1 R 18,40) et par Jéhu (2 R 10). Il existait donc peut-être une sorte de « livret noir de Baal », rédigé au VIII^e siècle pour légitimer la dynastie de Jéhu. Ceci étant assez proche, voire même précurseur de la théologie deutéronomiste, on comprend fort bien son intégration dans les livres des Rois.

Ce bref parcours montre la diversité des sources qui sont à l'origine de l'Histoire deutéronomiste. Comme les historiens modernes, les scribes deutéronomistes adoptent des attitudes variées face à leurs sources : ils peuvent les reproduire entièrement, les résumer, citer des extraits, voire les critiquer. Malheureusement, ils ne nous précisent pas ces attitudes ; à nous de les découvrir.

La postérité : le livre des Chroniques

Les livres des Chroniques étaient à l'origine un seul livre. En hébreu son titre est « Les événements des jours », c'est-à-dire « Les Annales ».

Mais les traducteurs grecs l'ont appelé « ce qui a été omis » (Paralipomènes, de *paraleipomena*), car ils l'ont considéré comme un complément aux livres de Samuel et des Rois. En fait, il s'agit d'une réécriture de toute l'histoire d'Israël depuis la création jusqu'à la fin de l'Exil babylonien. Mais l'accent principal est mis sur l'histoire de la royauté, les époques avant le règne de David n'étant présentées que par de longues généalogies.

REPÈRE

L'HISTOIRE BIBLIQUE ET LES HISTORIENS MODERNES

Lorsqu'en 1989 on a commémoré le bicentenaire de la Révolution française, ou en 1994 le cinquantième anniversaire du Débarquement, ces festivités se sont accompagnées d'un nombre impressionnant de publications historiographiques retraçant les événements de jadis et insistant sur leur impact pour notre situation actuelle. Dans ces textes et de nombreux discours, ces événements furent utilisés pour appeler à la cohésion nationale et aux valeurs républicaines, transformant du coup toute la population française en défenseurs de la République et en héros de la résistance. Peu importait alors que la France de 1789 ait été bien autre chose que la France d'aujourd'hui ; ce qui importait c'est que le rappel des faits du passé (et même d'un passé récent) ait permis de proposer des modèles identitaires pour une société en crise économique et idéologique. On s'approprie l'histoire même si, « historiquement » parlant, on n'a pas de rapport direct avec elle. L'historiographie moderne a donc souvent une fonction identitaire, ce qui n'exclut pas qu'elle prétende à une certaine objectivité. On n'écrit jamais l'histoire d'un groupe, d'un peuple, du monde, sans but implicite. Il y a un va-et-vient permanent entre le passé et le présent du public auquel l'historien s'adresse.

L'historiographie biblique est-elle aussi conditionnée par les époques où elle a vu le jour ? Précisons tout de suite que l'hébreu classique ne connaît pas la conception abstraite d'histoire ou d'historiographie. L'Ancien Testament ne connaît pas non plus l'idée d'une enquête historiographique à la

manière grecque (*historia* = recherche, exploration), pour savoir si tel ou tel événement relaté s'est vraiment produit. Contrairement à Hérodote et aux autres historiens grecs et romains, les historiens bibliques ne critiquent ni ne commentent leurs sources et ne signent pas de leur nom. Néanmoins, la Bible hébraïque nous offre, depuis la Genèse jusqu'au deuxième livre des Rois, une présentation qui se veut chronologique et qui relate l'histoire d'Israël depuis... la création du monde jusqu'à la destruction de Jérusalem et l'Exil babylonien.

Si l'on adopte une définition selon laquelle l'historiographie est le moyen intellectuel à l'aide duquel un groupe ou un peuple rend compte de son passé, il y a bien un, ou plutôt des efforts historiographiques au sein de l'Ancien Testament. En effet, une autre version de l'histoire d'Israël se trouve dans les livres des Chroniques qui résument la grande épopée nationale de Genèse à 2 Rois et offrent en même temps une autre vision de cette histoire. Ceci montre d'ailleurs que la fixation du canon* ne signifie pas uniformisation de la pensée. Au contraire, ceux qui ont fait cohabiter les livres de Genèse à 2 Rois et les Chroniques à l'intérieur de la même Bible savaient bien que ces deux ensembles offrent deux visions fort différentes de l'histoire du peuple juif. Il est donc faux de se laisser obséder par l'opposition entre théologie ou idéologie et histoire. L'historiographie, qu'elle soit biblique ou non, est toujours idéologique, mais l'idéologie reste toujours, à son tour, ancrée dans l'histoire.

Le plan des Chroniques est très simple. L'histoire y est répartie en quatre époques : l'introduction généalogique d'Adam à Saül (1 Ch 1-10) ; l'histoire de David (1 Ch 11-29) ; le règne de Salomon (2 Ch 1-9) et l'histoire du royaume de Juda (2 Ch 10-36).

La source principale des Chroniques est l'Histoire deutéronomiste, notamment les livres de Samuel et des Rois. À partir de cette source (et peut-être encore d'autres documents), le Chroniste* réécrit l'histoire de la royauté dans le but de l'actualiser pour son époque qui est celle de la fin de la domination perse, voire le début de la période hellénistique : la fin du IV^e s.

Sans entrer dans la théologie de cet ouvrage, qui sera présentée en son temps [voir p. 416], on peut se demander ici quelles sont les principales différences entre l'Histoire deutéronomiste et les Chroniques. D'abord, la perspective du Chroniste est décidément sudiste. Alors que dans les livres des Rois nous avons des récits synchroniques sur les rois d'Israël et de Juda, le Chroniste s'intéresse exclusivement aux rois de Juda. Les rois du Nord ne sont mentionnés que lorsqu'ils interfèrent dans l'histoire d'un roi judéen. L'histoire de cette royauté apparaît dans les Chroniques surtout comme une histoire du culte : tout est centré sur la construction du Temple et sur le culte qui y est célébré. Les rois ne sont ici ni des chefs de guerre ni des politiciens, mais avant tout des prêtres et des liturges. Le modèle de cette royauté sacerdotale est David. Dans les Chroniques, c'est lui le vrai constructeur du Temple ; il a prévu tous les plans, toute l'infrastructure, et préparé les matériaux. Salomon, contrairement aux livres des Rois, n'est qu'un simple exécutant des volontés de son père. À noter également que toute facette négative de David est supprimée dans les Chroniques, qui omet par exemple toute l'histoire de la Succession au trône de David.

Le Chroniste corrige ou interprète également certains textes difficiles de l'Histoire deutéronomiste. Ainsi 2 S 24 raconte un recensement que David entreprend et qui est sanctionné par un fléau de la part de Dieu. Or, c'est Dieu lui-même qui met l'idée du recensement dans la tête de David : « La colère du Seigneur s'enflamma encore contre les Israélites, et il excita David contre eux : Va, dit-il, fais le dénombrement d'Israël et de Juda » (2 S 24,1). Les Chroniques reprennent le même récit, mais opèrent un changement significatif au début : « Satan se dressa contre Israël et il incita David à dénombrer les Israélites » (1 Ch 21,1). Le Chroniste a sans doute trouvé insupportable que Dieu lui-même incite David à commettre une action pour laquelle il le punira dans la suite. Ainsi a-t-il remplacé « la colère du Seigneur » par « Satan », peut-être sous l'influence d'un certain dualisme perse selon

lequel le Dieu bon et créateur ne peut être responsable du mal, attribué au principe du Mal [voir p. 452].

Autre exemple de la réinterprétation du Chroniste : le règne du roi Manassé. À en croire l'Histoire deutéronomiste, celui-ci était le pire des rois ayant régné sur Juda (2 R 21), mais c'est en même temps le roi avec le plus long règne (55 ans !). L'Histoire deutéronomiste se contente de noter ce fait. Pour le Chroniste, par contre, il y a incompatibilité entre ces deux faits : sa méchanceté et son long règne. Aussi trouve-t-on dans les Chroniques (2 Ch 33) le récit d'une captivité envoyée par Dieu suite à laquelle Manassé se serait converti. Et c'est grâce à cette conversion que Dieu lui aurait permis de gouverner plus d'un demi-siècle.

Mais la différence principale entre l'Histoire deutéronomiste et l'Histoire du Chroniste se trouve dans leurs attitudes respectives face à l'Exil babylonien. Alors que l'Histoire deutéronomiste est obsédée par l'explication de la catastrophe de l'Exil et n'a pas de perspectives très claires face à l'avenir, l'Histoire du Chroniste fait apparaître une vision beaucoup plus optimiste. L'Exil (qui remonte à plus de deux siècles) n'est presque plus qu'un « accident de l'histoire ». Les Chroniques se terminent en effet avec l'édit du roi perse Cyrus permettant le retour à Jérusalem et la reconstruction du Temple. Et ce qui compte pour le Chroniste, c'est l'affirmation d'un Dieu universel qui est à la fois le Dieu du roi des Perses et celui du peuple juif (2 Ch 36,22-23). L'avenir de paix promis par Dieu se réalise dans son culte au Temple reconstruit.

T. R.